

Une
Saint-Valentin
~~presque~~
parfaite !

CAROLINE W. BARNES



Une Saint-Valentin Presque
Parfaite

Caroline W. Barnes

Une
Saint-Valentin
~~presque~~
parfaite !

Roman

© 2021, Caroline W. Barnes

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Dépôt légal : février 2021

ISBN 979-8-7042-1642-1

Pour Quentin.

1.

Je me présente, je m'appelle...

— Louise ! Dieu soit loué, vous êtes là ! me chuchote ma première cliente du jour, qui m'attend en bas du perron.

Un immense sourire affiché sur mon visage malgré l'heure matinale, je continue à avancer dans l'allée de Mme Stuartson, blonde à la cinquantaine pétillante. Les bras chargés, je pénètre dans sa maison que je connais bien, pour y avoir déjà œuvré plusieurs fois. Dans l'entrée, j'enlève mes chaussures en faisant le moins de bruit possible, avant de me diriger vers la cuisine pour y déposer mes paquets.

— Il dort encore ? je murmure.

— Évidemment, répond-elle sur le même ton en hochant la tête. Vous connaissez Charles, pour le réveiller, c'est toute une histoire !

— Parfait ! Alors, comme d'habitude, je prépare tout et je vous envoie un SMS quand je suis sortie de la maison, OK ?

— Nickel ! Merci Louise, vous continuez à sauver ma vie de couple !

Je souris, alors qu'elle disparaît dans le couloir pour remonter s'allonger aux côtés de son mari. Eh oui, c'est ce que je fais ! Moi, Louise Alexander, je sauve les couples de leur train-train quotidien. Enfin, pour être exacte, je m'occupe de leur organiser des rendez-vous parfaits. Pour épicer la vie de tous les jours, raviver la flamme, poser un genou à terre... J'ai plusieurs forfaits de disponibles. Il me suffit de connaître l'occasion, les goûts de chacun, et voilà ! Je sors de mon chapeau magique tout ce qu'il faut pour remettre des paillettes dans les yeux des amoureux. Je crois que c'est mon moment préféré, quand ils me font leur retour, après l'événement, pour me dire à quel point c'était parfait, magique et que c'était exactement ce qu'ils voulaient. J'aime *l'amour*, j'aime voir les gens heureux et amoureux. Alors quand on y pense, ma carrière professionnelle était toute trouvée.

Au début, bien sûr, les rendez-vous que j'organisais étaient pour moi et mes prétendants. Puis, petit à petit, j'ai commencé à donner des conseils aux copines. Puis je suis passée à l'organisation. Au début, je m'occupais juste de mes amies. Mais rapidement, c'est passé aux copines de

copines, puis aux copines de copines de copines. J'aimais tellement ça que je le faisais par plaisir, gratuitement. Et puis un jour, Hannah, une de mes meilleures amies, m'a dit que c'était ridicule de faire tout ça sans me faire payer, du coup... Il y a quelques mois, j'ai enfin sauté le pas et *The Perfect Date* est né ! Depuis, ça a été une véritable folie. Rapidement, le concept a plu, les gens en ont parlé autour d'eux et je me suis retrouvée débordée ! J'ai pu laisser tomber mon job d'assistante administrative et je suis à présent entièrement dévouée à *The Perfect Date*. Et j'adore ça !

Je me retrouve donc épanouie professionnellement à 35 ans. Ce qui m'a un peu surprise, j'avoue. Quand tout a commencé, je pense que c'était moi la plus sceptique de tous, et pourtant. Quelle que soit la période de l'année, il y a toujours quelqu'un quelque part qui veut faire plaisir à sa moitié... Et c'est là que j'interviens. J'ai un rythme de travail assez soutenu depuis quelques semaines, car depuis la mi-janvier, tout s'est intensifié. Il faut dire qu'avec la Saint-Valentin qui approche, les réservations ont commencé à tomber les unes après les autres. Entre ceux qui veulent absolument la fêter le jour même et ceux qui ne peuvent pas, je me suis retrouvée à organiser des Saint-Valentin dès le 14 janvier ! Chez moi, vous ne verrez pas de ballons

rouges en forme de cœur, sauf demande express bien sûr. Je personnalise chaque rendez-vous et tente de me surpasser à chaque fois. Et je crois que ça se voit.

Tout cela me fait réaliser que j'ai peut-être effectivement trouvé ma voie. Si d'ici quelques mois, le succès est toujours au rendez-vous, il sera peut-être même temps de songer à embaucher quelqu'un pour m'épauler. Mais ça ne sert à rien de voir aussi loin. En tout cas pour l'instant.

Ce matin de la Saint-Valentin, je suis chez les Stuartson. Dans la cuisine, je prépare de quoi les régaler : je mets des scones au four, cuis des pancakes, presse les oranges et lance une cafetière de café guatémaltèque équitable, le préféré de Charles. Leurs plateaux sont décorés de roses rouges, la vaisselle est en porcelaine fine et les couverts en argent. Le grand jeu, quoi ! Quand je finis ma disposition, je jette un regard satisfait autour de moi, avant de me diriger vers la véranda et de déposer les plateaux sur une petite table.

La maison des Stuartson se trouve à Hampstead et ce quartier est un adorable petit village. J'adore les maisons aux briques rouges, le sentiment de calme et d'intimité que les hauts murs confèrent à l'endroit. Et surtout, une fois que vous passez le portail, vous avez l'impression d'avoir quitté Londres. La sensation est renforcée par la

merveilleuse véranda pleine de plantes vertes dans laquelle je me tiens, qui donne sur un petit jardin décoré de plants grimpants de glycines mauves. Un vrai paradis !

De retour dans la cuisine, je donne un dernier coup de propre et, une fois la vaisselle faite, les scones sont sortis du four et les pancakes disposés sur un plat chaud, c'est comme si je n'étais jamais passée ! J'ai l'impression d'être la bonne fée de la Saint-Valentin.

Après avoir disposés les derniers éléments sur la petite table de la véranda, je récupère mes affaires, me rechausse, puis quitte la maison sur la pointe des pieds. Une fois sur le trottoir, j'envoie un SMS à Mme Stuartson pour lui donner le feu vert. Et une Saint-Valentin qui commence bien, une !

Je remonte Clarkson street en jetant un coup d'œil à ma montre. Neuf heures. Parfait, je suis dans les temps. Ça peut sembler être beaucoup de travail pour une seule personne, mais ce n'est qu'une question d'organisation. Et, aussi, j'ai appris à dire « non » au fil des quelques mois d'existence de *The Perfect Date*, ce qui fait que pour cette journée mondiale de l'amour et des amoureux, je n'ai que

quatre engagements de prévus. Chacun réservé il y a des mois. Et les créneaux de l'an prochain sont déjà pris. Ma petite entreprise n'a pas l'air sur le point de connaître la crise, et c'est tant mieux. Pourtant, je n'aurais jamais pensé que je ferais partie des personnes capables de créer leur chance. Depuis petite, je me suis toujours contentée de faire ce que mes parents attendaient de moi : avoir de bonnes notes, ne pas m'attirer d'ennuis, devenir une jeune fille accomplie... Ma crise d'adolescence ? Je m'en souviens parfaitement, car elle a duré environ une demi-heure, un dimanche après-midi, alors que j'avais 15 ans... Dingue, je sais. Ensuite, j'ai continué à faire ce qu'on me disait, généralement avec le sourire, « parce qu'elle est comme ça Louise, elle ferait sourire un croque-mort ! Et puis c'est si agréable quelqu'un qui ne s'énervé jamais ! »

Mais j'ai grandi. Et, un jour, je me suis posé la question cruciale qu'on se pose forcément tous à un moment donné : « Qu'est-ce que je veux vraiment faire de ma vie ? » Je suis restée sans voix (ni voie) et ce, pendant quelques années. J'ai vivoté de petits jobs en petits jobs, en me souciant juste d'avoir de quoi payer mon loyer. Et puis sont arrivés les rendez-vous organisés par mes soins pour les copines et c'est là que j'ai compris : je voulais aider les gens à être heureux. À mon humble avis, il n'y a rien de mieux

que de partager le bonheur autour de soi ! Si, si, je vous assure ! Je suis la femme souriante que vous croisez dans les rues de Londres et qui vous donne envie de sourire aux étrangers à votre tour. Je suis celle qui va tenir la porte avec joie quand elle entre dans un immeuble, prêter les quelques centimes manquants si vous êtes dans l’embarras à la caisse devant moi, laisser son sac de courses à un sans-abri dans la rue avec un grand sourire en prime. L’éclat de rires un peu trop fort, un peu bizarre dans un restaurant bondé ? C’est moi. Je sais que beaucoup me prennent pour une naïve, une utopiste. Mais vous savez quoi ? J’aime la réalité dans laquelle je vis.

Alors que je me dirige vers un petit café sans prétention, je repense à mes débuts d’organisatrice de rendez-vous. Je croyais devoir bosser non-stop, à m’en rendre presque malade, avec des prix bas pour attirer la clientèle... Mais heureusement, j’ai suivi les conseils avisés de mon entourage : j’ai rapidement diminué la cadence et j’ai arrêté de me sous-vendre. Depuis, mes journées de travail sont beaucoup moins intenses, et *The Perfect Date*, un vrai plaisir ! Une fois à l’intérieur du café, confortablement installée à ma table, je savoure l’énorme tasse de thé qu’on vient de me servir. Je regarde autour de moi, sereine, examinant les visages, épiant des scènes de vies. J’ai

toujours l'impression, quand j'observe les gens, de m'inviter dans leurs vies quelques instants, de leur en piquer des petits bouts. Ils ne le savent pas, mais pour leur part de *carrot cake* accompagnée de thé, ce matin du 14 février, je suis aussi là. J'ai l'impression d'être une bonne fée... Enfin, avec mon métier, ça m'arrive souvent, mais particulièrement aujourd'hui, je l'avoue.

Mon esprit retourne quelques instants chez les Stuartson, j'espère de tout mon cœur que tout se passe bien. Les Stuartson ont une histoire touchante : ils se sont rencontrés alors qu'ils étaient au lycée, se sont follement aimés pendant des années, ont élevé leurs enfants du mieux qu'ils ont pu, avant de les aider à voler de leurs propres ailes. Tout allait bien jusqu'à il y a quelques années, quand Charles Stuartson a fait un AVC dont il a eu beaucoup de mal à se remettre. La première fois, c'est lui qui m'a contactée. Les derniers mois avaient été difficiles pour eux deux et il avait envie de remettre des paillettes dans les yeux de sa femme. J'aime mon travail, et je l'aime encore plus quand je rencontre des gens comme les Stuartson. Oh, bien sûr, ce n'est pas toujours le cas. Il m'arrive bien évidemment de tomber sur des gens pénibles, mais je me sers généralement de la phase d'approche et des entretiens pour en éviter le plus possible.

La chaleur du thé chasse peu à peu le froid de l'hiver, mais je ne peux pas m'empêcher de frissonner. Je secoue ma tête de droite à gauche, redonnant un petit peu de volume à ma masse de boucles noires et regrettant fortement d'avoir oublié mon bonnet. Il fait moins de zéro à Londres aujourd'hui et mon cuir chevelu le sent bien. Mais ce n'est pas grave. Parce que c'est la Saint-Valentin, parce que l'amour flotte dans l'air et que je fais partie de l'armée secrète de Cupidon ! Je sais de quoi j'ai l'air : d'une femme qui sourit bêtement à la vie. Et alors ? Un sourire, ce n'est jamais inutile. Jamais.

— Tout va bien ? me demande l'aimable serveuse en passant un coup d'éponge sur la table voisine.

— Tout est parfait, merci, je réponds avec un sourire éclatant.

— Est-ce que vous désirez autre chose ?

Je réfléchis quelques secondes, lorgne sur les parts de gâteaux des autres clients et craque finalement pour un indécent gâteau au chocolat. Oui, je sais : il n'est même pas dix heures du matin et je fonce déjà sur les calories ! Mais, pour être honnête, cela fait un petit moment que je m'en fiche. J'ai toujours cette petite voix moralisatrice en moi (après

tout, c'est difficile de s'en débarrasser après des années et des années de *fat shaming*) mais je ne l'écoute plus. Du moins, pas tout le temps. Je ne suis pas vraiment mince et ne le serai jamais. Et alors ? J'aime mon petit ventre tout doux et tout moelleux et tous les hommes qui ont eu la chance (oui, la chance) de partager ma couche sont du même avis alors... Alors cette part de gâteau au chocolat est pour moi !

« *Tous les hommes qui ont eu la chance de partager ma couche* » ... Il n'y en a pas eu tant que ça, à vrai dire mais, pour l'instant, ma couche est effectivement occupée. Par Henry, mon petit ami depuis six mois maintenant. Henry est un garçon très gentil, très serviable, qui travaille dans un Apple Store. Et ce n'est pas seulement son travail, c'est sa passion. Henry vit pour la pomme, dort pour la pomme, mange des pommes, des pommes, et encore des pommes ... Parfois, j'en viens même à me demander si ce n'est pas le fils caché de Steve Jobs... Ou du moins son fils spirituel. Mais il n'a pas le génie de feu Steve Jobs, donc ça m'étonnerait. Où nous sommes nous rencontrés ? Eh bien, de façon *très* surprenante, dans un Apple Store. Et si vous pensez que nous nous sommes croisés parce que je venais me plaindre que mon dixième câble de chargeur s'était littéralement dissous, et que Henry m'était alors venu en aide, vous avez tout faux. J'étais

effectivement dans un Apple Store pour me plaindre, mais Henry était là en touriste, pour voir les différences avec sa propre boutique et les éventuels points à améliorer... Une passion, je vous dis. Mais je l'ai trouvé mignon. Et comme je suis coachée par Alexandra pour prendre le taureau par les cornes (sauf que, bien sûr, Alexandra ne parle ni de taureau, ni de cornes...), j'ai trouvé le courage je ne sais où de l'inviter à boire un café dans le Starbucks d'à côté. Nous avons parlé, ri (surtout moi), beaucoup souri (encore une fois, surtout moi) et j'imagine que Henry a trouvé ma compagnie agréable puisqu'il m'a invitée à dîner par la suite. Et puis, petit à petit, les choses se sont faites. Je ne saurais pas trop vous dire quand nous avons vraiment commencé à sortir ensemble. On s'est embrassés un soir, et puis le reste a suivi et... Eh bien, Henry est resté. Je l'aime bien. Vraiment ! Sa compagnie est agréable, il est gentil, pas prise de tête, indépendant, féministe, tolérant, ouvert. Bref, c'est un gars bien. Il n'enchanté pas Alexandra, qui le trouve « trop blah » comme elle dit, mais Hannah trouve qu'il a la tête sur les épaules même si – je la cite – « un petit peu de saveur en plus ne lui ferait pas de mal ».

Je sais, d'un point de vue extérieur, tout ça manque un peu des paillettes que j'ai l'habitude de mettre à toutes les sauces dans la vie des autres. Mais

je suis bien avec Henry, notre relation est confortable. Et puis, nous n'en sommes encore qu'au début, six mois, ce n'est rien ! Je suis sûre que d'ici quelque temps, tout sera parfait entre nous. Je suis persuadée qu'une relation épanouissante et solide peut aussi se construire sur le long terme. Le coup de foudre, les papillons dans le ventre, c'est bien beau sur le papier, mais dans la vraie vie, je pense que ça marche différemment. En tout cas, c'est ce que j'ai tiré de mes relations précédentes. Avec Henry, je ne crains rien. Jamais il ne me ferait de mal et je trouve ça rassurant. Parce que j'ai vu les ravages que pouvait causer un cœur brisé, et si je peux y échapper, croyez-moi que je ne vais pas me gêner !

La vibration de mon téléphone interrompt le fil de mes pensées. Je regarde mon écran et souris quand je vois qui vient de m'envoyer un SMS. Mme Stuartson. Je lui ai dit un milliard de fois de profiter de son rendez-vous avant de me contacter, mais elle me dit à chaque fois qu'elle est si contente qu'elle ne peut pas se retenir. « Tout est absolument parfait, merci mille fois ! »

2.

Ils préfèrent l'amour en mer

Sur le chemin qui me mène à mon deuxième engagement de la journée, je repasse mentalement en détails tout ce qu'il reste à finaliser pour « la péniche magique », comme je l'appelle. Normalement, la majorité des décorations a été mise en place par les prestataires qui doivent déjà être à l'œuvre, et je n'aurai qu'à finaliser le tout, pour m'assurer que tout soit parfait. Gary et Andrew, le couple suivant, sont fans du *Seigneur des Anneaux*, et mon but a donc été de les transporter à Fondcombe. Mais sur une péniche. Rien que ça ! Je prépare ce rendez-vous depuis quelques semaines et je pense sincèrement que j'ai tapé dans le mille. Sur place, je dois retrouver le cuisinier (qui a donc préparé un menu « spécial elfe »), le serveur et la joueuse de harpe. Oui, vous avez bien lu : la joueuse de harpe.

Peut-être pensez-vous que c'est triste de s'occuper des Saint-Valentin des autres sans fêter la mienne ? Mais il faut savoir que, pour moi, la Saint-Valentin, c'est une grande histoire d'amour. Enfin, pas quand j'étais plus jeune... La pression qu'on avait, adolescentes, à devoir avoir un amoureux ce

jour-là pour ne pas être considérée comme une « looseuse » était dingue. Mais en grandissant, j'ai adopté le credo « la Saint-Valentin, c'est la fête de l'amour en général ». J'adore appeler mes parents, mes amis, pour leur dire que je les aime et organiser des soirées, en couples ou pas, pour profiter de la joie d'être ensemble. Du coup, célibataire ou non, ça n'a pas grande importance. Même si, bien sûr, j'en ai fêté, des Saint-Valentin en couple... Mais pas tant que ça. Il faut dire que ma vie sentimentale n'a jamais été franchement folichonne. Même si, sur le moment, j'étais tout excitée, persuadée d'avoir trouvé l'homme de ma vie, avec le recul je me rends compte que j'aurais pu m'abstenir pour certains d'entre eux. Voire tous. Récapitulons : mon premier baiser, Nicolas, barman français dans l'hôtel où j'ai passé l'été à travailler en tant que vendeuse dans la boutique de souvenirs. Imaginez-moi, toute jeune, toute fraîche, toute naïve, face à cet apollon brun aux yeux gris et au sourire charmeur, qui me lançait des compliments à chaque fois que je passais devant son bar. J'ai passé l'été à glousser bêtement jusqu'à finalement céder à ses avances et sortir avec lui. Un soir. Et après avoir fricoté (*juste* fricoté) il m'a donné un faux numéro de téléphone (oui, alors qu'on travaillait au même endroit) et a passé le reste de son temps à m'éviter. Classe, n'est-ce pas ? Mais j'ai

gardé le sourire, parce que c'était déjà ce que je faisais à l'époque ! Bon, j'avoue que quand je l'ai revu quelques mois plus tard, je n'étais plus aussi souriante. Bref, cette première expérience n'était pas inoubliable, mais au moins, à 22 ans, j'avais *fricoté* avec un garçon. Youhou !

Ensuite, il y a eu Sean. Et là, c'est moi qui ai fait n'importe quoi. Un Irlandais à la tignasse rousse (cliché mais véridique) qui passait son temps à m'adorer. Littéralement. Ça fait un bien fou au moral, je dois vous l'avouer... Mais j'ai soudainement disparu de sa vie quand j'ai rencontré Douglas, mon premier « vrai » petit-ami. Gentil, correct, serviable. Et avec ces trois adjectifs seuls, vous savez pourquoi ça n'a pas duré. Aucune passion. Pas d'amour. On aurait dû rester amis. Mais on a sauté le pas, alors qu'on n'aurait pas dû. Résultat, j'ai complètement perdu sa trace (sauf sur Facebook où je sais qu'il est heureux, marié et père de famille). Et, juste avant Henry, j'ai probablement eu le petit ami le plus problématique de tous. Je croyais être amoureuse, mais ce n'était pas réciproque, puisque le sympathique Michael m'a trompé. Quatre fois, pour être exacte. Et que nous avons continué à nous « voir » après notre séparation officielle et que ça a donc été une véritable catastrophe pour mon amour-propre, que j'ai mis des

mois et des mois à reconstruire. Alors oui, après lui, j'ai clairement joué la carte de la sécurité avec Henry. Mais ça me va. Parce que Henry est *vraiment* un garçon adorable.

Bref, comme vous le voyez, mon tableau de chasse n'a rien de très impressionnant. Mais je suis heureuse. J'ai un travail que j'aime, qui met assez d'amour dans ma vie, et des amies formidables. Alors que demande le peuple ? Ah, oui : et puis j'ai Henry aussi. Ce qui n'est pas rien.

Je jette un œil à ma montre. 10 h 30. Dans les temps. Je dois m'arrêter dans une petite librairie qui fait également de la restauration de livres anciens pour récupérer un exemplaire rare du *Hobbit*. C'est ma petite touche finale, un cadeau pour Gary et Andrew. La couverture de cette édition est absolument magnifique, avec des enluminures dorées et des illustrations détaillées. Quand je suis tombée dessus par hasard il y a plusieurs semaines, j'ai su instantanément que ce serait le cadeau parfait pour mes amoureux ! J'ajoute souvent une petite touche finale de ce style, une dernière petite surprise pour tout le monde. Déjà parce que je ne sais jamais m'arrêter quand il s'agit de faire plaisir et ensuite, parce que c'est grâce à ce genre d'attentions que ma clientèle revient. Même si j'ai failli passer à côté !

Après être entrée dans la librairie pour la première fois, je me suis laissée distraire par les centaines de livres disponibles et par M. Brown, le propriétaire, et ses anecdotes fascinantes. Heureusement, j'ai appelé plus tard le jour-même pour réserver, soulagée d'apprendre qu'il était toujours disponible.

En passant le seuil de la boutique, avec le son de la clochette qui retentit au-dessus de ma tête, j'ai, à chaque fois, l'impression de mettre les pieds dans un endroit hors du temps. L'odeur des vieux livres et du cuir emplît instantanément mes narines. Le silence contraste en douceur avec l'agitation de la rue. C'est le genre d'endroit dans lequel vous pénétrez en faisant, sans vous en rendre compte tout de suite, une halte dans l'entrée. Justes quelques secondes, pour inspirer le calme et savourer la quiétude du lieu. La boutique n'est pas très grande, c'est une de ses librairies à l'ancienne, comme je les aime, avec des piles et des étagères de livres partout, entre lesquels j'adore zigzaguer. Je n'ai rien contre Waterstones et compagnie, tout endroit qui vend des livres est une petite poche de paradis. Mais la librairie de M. Brown est magique et a acquis une place particulière dans mon cœur en très peu de temps.

M. Brown, c'est le genre de libraire qui, en quelques questions, saura vous trouver le livre parfait. Il pourra vous raconter avec passion l'histoire

de n'importe quel livre présent sur ses étagères (parce qu'il les a bien évidemment tous lus), sans vous gâcher l'intrigue mais tout en vous donnant envie de vous y plonger. Avec, en bonus, de petites anecdotes sur l'auteur, la première édition de tel livre perdu au début du XX^e siècle, ou ces lecteurs connus (saviez-vous que Marilyn Monroe lisait Flaubert et Emily Dickinson ? Moi non plus, jusqu'à M. Brown). Je prends quelques minutes pour flâner rapidement devant les étagères, passant mon doigt sur les dos des couvertures. Tandis que je me laisse distraire, j'entends dans le fond la voix de M. Brown, probablement encore en train de raconter une de ses histoires passionnantes. Et puis ses mots me sortent brutalement de ma contemplation.

— C'est parfait ! Vous pouvez être sûr que cette magnifique édition de Tolkien va faire des heureux !

— C'est toujours un plaisir d'avoir une si belle édition d'un auteur qu'on admire. Et puis Tolkien était quelqu'un de vraiment passionnant. Saviez-vous que, pendant la Première Guerre mondiale, à 24 ans à peine, il a participé à la bataille de la Somme ? Ou encore, qu'il était un terrible pilote ? Une fois, il a roulé pendant des kilomètres et

des kilomètres avec deux pneus crevés avant de finir dans un mur !

Un léger doute m'assaille. Après tout j'ai fait ma réservation il y a des semaines de ça, et Tolkien a écrit plusieurs livres... Et puis il y a certainement plusieurs belles éditions de plusieurs de ses livres... Mais quand même. Je m'éloigne des rayonnages pour me rapprocher du comptoir central, semblable à celui d'une ancienne bibliothèque. Je devine les cheveux blancs en bataille de M. Brown derrière la silhouette d'un homme, la tête penchée sur ce qui doit probablement être la belle édition (du *Seigneur des Anneaux*, du *Silmarillion* ou des *Aventures de Tom Bombadil*, probablement). Mais quand j'arrive à son niveau et que je vois enfin l'ouvrage, je ne peux pas m'empêcher de laisser échapper un petit cri, attirant ainsi l'attention sur moi. Confuse, je pointe le doigt sur le livre, interrogeant M. Brown du regard avant d'ouvrir la bouche.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous n'en aviez qu'un seul exemplaire ?

— Mlle Alexander, quel plaisir ! s'exclame M. Brown en réajustant ses lunettes sur le bout de son nez. Eh bien, oui, il n'y en a qu'un seul dans tout Londres et il est dans les mains de monsieur, répond-il avec toute la gentillesse du monde dans sa voix.

Ce qui n'atténue en rien la terreur qui commence à s'insinuer en moi.

— Mais... C'est *mon* exemplaire, je déclare d'une petite voix, avec le plus petit de mes sourires accroché au visage.

— Pardon ? demande M. Brown, circonspect.

— La première fois que je suis entrée ici, c'est parce que je l'ai vu dans la vitrine des restaurations à venir, et du coup je l'ai réservé, j'explique.

— Ah non, Mlle Alexander, je me rappelle très bien votre première venue ici, et nous avons parlé de beaucoup de choses, mais pas de ce livre, sinon je m'en souviendrais !

Évidemment qu'il s'en souviendrait, M. Brown se souvient de tout.

— Non, pas sur place, j'étais tellement éblouie par votre boutique que, sur le coup, j'ai oublié. Mais après, j'ai téléphoné, et l'ai réservé, et ça, je m'en souviens parfaitement.

Le visage que le libraire me présente à l'instant ne me plaît pas du tout. Il fronce les sourcils,

fouillant clairement son incroyable mémoire à la recherche de preuves étayant mon récit, mais ne semble en trouver aucune. Quand son visage s'éclaire enfin, je crois que j'ai une chance mais...

— Vous avez eu Paul au téléphone, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois, je réponds d'une voix blanche, réalisant enfin ce qui avait dû se passer.

Paul est l'adorable petit-fils à peine majeur de M. Brown qui l'aide de temps en temps à la librairie. Adorable et complètement tête en l'air. La connaissance de la boutique, de M. Brown et de Paul que j'ai aujourd'hui me garderait bien de réserver quoique ce soit auprès du jeune homme. Mais à l'époque...

— Je suis vraiment désolé, Mlle Alexander, mais monsieur ici présent a réservé l'ouvrage le lendemain de votre première visite en ces lieux et je l'ai noté moi-même dans le registre, finit-il sur un ton sincèrement désolé.

Pour la première fois depuis de longues minutes, je fais attention à l'homme qui se tient à mes côtés et que, dans mon désespoir, j'ai totalement zappé. En levant les yeux vers lui (parce qu'il est grand et que je suis minuscule), je découvre une tignasse brune, une peau mate, de petites tâches de

rousseurs et surtout des yeux verts pailletés d'or dans lesquels je pourrais me perdre complètement. Je reste sans voix. Il semble avoir à peu près mon âge et, vu le sourire en coin qu'il affiche, la situation semble l'amuser. Mais je reviens bien vite à moi. Parce que j'avais tout prévu, et que maintenant que quelque chose va peut-être manquer, je suis loin de mon état normal plein de joie et de positivité.

— Écoutez, c'est vraiment très important pour moi, je commence crispée en me tournant vers l'inconnu, je suis sûre qu'il y a d'autres ouvrages de Tolkien qui vous conviendraient tout autant, je tente en cherchant l'approbation de monsieur Brown.

— Euh, oui, commence ce dernier, j'ai une merveilleuse édition du *Silmarillion*, publiée en 1974, qui contient sur la couverture...

— C'est très gentil M. Brown, l'interrompt Yeux-vert-pailleté-d'or, mais c'est vraiment cet ouvrage que je veux. Et puis, je l'ai réservé il y a si longtemps, ajoute-t-il en me regardant.

— Techniquement, je l'ai réservé avant vous, ce n'est pas ma faute si Paul... je commence.

— Et ce n'est pas de ma faute non plus « si Paul » ... Pourquoi serait-ce à moi, plutôt qu'à vous, de payer pour l'erreur de notre cher Paul ? m'interroge-t-il avec un regard plein de malice.

— Je... Je...

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je répugne à l'idée de ce que je vais lui sortir mais à situation désespérée...

— Par galanterie ? je tente avec un sourire gêné, alors que tous les fantômes des féministes passées se mettent probablement à prévoir de me hanter jusqu'à la fin de mes jours.

L'inconnu me répond d'un rire spontané, profond, chaleureux. Je suis tiraillée entre l'envie de me joindre à lui et de me mettre à boudier, mon amour-propre en prenant un coup.

— Non. Je suis désolé, ça ne marche pas. Le concept de galanterie, quoi que daté, ne m'est pas inconnu et j'aime l'être en certaines occasions, ajoute-t-il avant de faire une légère pause pleine de sous-entendus qui lance mon imagination. Mais pas là, désolé.

Je pense à Gary. À Andrew. Aux sourires ébahis qui auraient pris place sur leurs visages devant le magnifique livre qui se trouve à présent entre les mains de ce magnifique être humain et... Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Louise, concentre-toi, s'il te plaît !

— Écoutez, dis-je en tentant de reprendre mes esprits, il est très important pour moi d'avoir ce livre, alors dites-moi votre prix et finissons-en !

Je ne suis pas comme ça. J'essaie vainement d'invoquer la femme qui sait ce qu'elle veut, qui a toujours le dernier mot et qui n'accepte pas l'échec. Mais ce n'est pas moi. Ça, c'est Hannah, reine des neige et amie de longue date, mais pas moi. Si seulement elle était là...

— Mlle Alexander, voyons, ce n'est pas ainsi que les choses marchent ici, et vous le savez très bien.

M. Brown s'adresse à moi comme si j'étais une petite fille faisant un caprice. Mais j'imagine que c'est un peu ce que je suis à l'instant. L'inconnu ne me quitte pas des yeux, un charmant sourire en coin, détaillant mon visage avec curiosité. Et une bouffée de chaleur me submerge. Mais qu'est-ce que je fabrique ? Pourquoi est-ce que je ne lâche pas l'affaire avec ce fichu livre ?

— Mais... je continue sans être capable de réfléchir et de passer à autre chose, c'est un cadeau de Saint-Valentin, je termine, pas complètement convaincue de ce que je raconte.

Je sens M. Brown s'attendrir et le léger froncement de sourcils de l'inconnu me fait penser que j'ai peut-être trouvé le bon filon.

— Ah bon ? demande l'inconnu.

— Oui, je dis en hochant vivement la tête.
C'est un cadeau de Saint-Valentin. C'est un immense fan de Tolkien, et je sais que ça lui ferait vraiment, *vraiment* plaisir.

Je croise les doigts pour ne pas que l'inconnu me demande plus de détails car je suis incapable de mentir. Littéralement incapable. J'ai toujours avoué avoir mangé le dernier bonbon, toujours dit mon poids exact quand on me le demandait et me suis pris des insultes désagréables quand je répondais « parce que tu ne me plais pas et je n'en ai pas envie et ces seules raisons devraient te suffire » à un homme. Je n'ai jamais pu accuser une de mes petites cousines incapables de se défendre, m'enlever deux ou trois kilos quand j'en pèse soixante-neuf (alors que franchement, qui aurait remarqué ?) ou m'inventer un petit ami pour qu'on me fîche la paix, vu qu'apparemment la seule raison acceptable pour un homme de ne pas se montrer insistant c'est quand on est la « propriété » d'un autre.

Mais l'inconnu me jauge toujours. Et j'ai soudainement conscience de la moiteur de mes mains et de la chaleur qu'il fait dans la boutique et que mon écharpe en laine et vraiment chaude donc

heureusement que je n'ai pas mon bonnet finalement. Je commence à avoir mal aux joues à force de faire ce faux sourire et que si je regardais dans un miroir maintenant, je verrais sans doute une bonne grosse menteuse sur le point d'être prise en flagrant délit de bobard de mauvaise qualité.

— Hum, fait-il en reportant son regard sur l'ouvrage, l'air légèrement amusé. Et vous êtes sûre qu'un autre ne lui conviendrait pas tout autant ? Je veux dire, j'ai vu la version du *Silmarillion* dont parle M. Brown et elle est vraiment très belle, vous savez...

— Peut-être mais Gary aime vraiment *Le Hobbit*. *Vraiment* ! j'ajoute pour faire bonne mesure, complètement à l'aise devant le regard inquisiteur de l'inconnu (non).

— Mais moi aussi, c'est un cadeau Saint-Valentin, explique-t-il au bout de quelques secondes.

Oh. Évidemment. Évidemment que Yeux-verts-pailletés-d'or, boucles brunes, sourire à tomber, voix grave, peau mate et jolie carrure n'est pas célibataire. Et est-ce que je peux vraiment gâcher la Saint-Valentin de quelqu'un d'autre par égoïsme ? Mais ce n'est pas vraiment par égoïsme, c'est pour Gary et...

— Andrew serait complètement comblé de l'avoir pour aujourd'hui ! Ça fait des mois et des

mois et des mois (*je m'enfonce*) qu'il me parle de ce livre ! Et le soir où je lui ai montré une photo de cette édition (*toujours plus profond*), il avait des paillettes dans les yeux ! Et je veux vraiment le combler pour la Saint-Valentin, parce que je l'aime de tout mon cœur (*arrête-toi, Louise, arrête-toi*) et...

— Et depuis combien de temps Andrew et vous êtes en couple ? demande l'inconnu en penchant légèrement la tête de côté.

— Non pas que cela vous regarde, je réplique d'un ton faussement outré, mais cela fait six mois qu'il partage ma vie !

— Six mois, vraiment ?

— Oui, vraiment !

— Et au bout de six mois, vous ne connaissez toujours pas son prénom ? Parce que, arrêtez-moi si je me trompe, mais Gary et Andrew, ça n'a strictement rien à voir, termine-t-il satisfait, au point que c'en est complètement insupportable.

Et voilà. Incapable de mentir. Pendant qu'un tsunami de honte m'emporte au grand large, je sens mes entrailles se tordre de façon plus que désagréable et je me sens rapetisser sous le regard légèrement déçu du libraire. J'ai menti devant M. Brown, qui est l'équivalent dans ma vie aujourd'hui du professeur

que vous ne vouliez jamais décevoir au collège ou au lycée. Du coup, je me sens vraiment mal.

— Euh...

Superbe argumentation, bravo Louise, rien à dire !

— Écoutez, reprend l'inconnu, je suis vraiment désolé mais je ne vais pas pouvoir vous le laisser. À la limite, s'il avait vraiment été question d'amour...

— Mais il est question d'amour ! je l'interromps avec passion. C'est pour Gary et Andrew, c'est eux qui sont en couple ! Ensemble ! Je m'occupe de leur préparer leur rendez-vous pour la Saint-Valentin, et ils sont tous les deux fans de Tolkien, j'ai décoré la péniche comme Fondcombe j'ai engagé des elfes et cette édition c'était la cerise sur le gâteau ! Voilà tout !

— Vous préparez leur rendez-vous, en engageant... des elfes ? demande l'inconnu en souriant toujours plus grand, tellement que j'ai l'impression que c'est la meilleure blague qu'il ait jamais entendue de toute sa vie.

— Oui, c'est mon métier : j'organise des rendez-vous pour les couples qui veulent remettre des paillettes d'or dans leurs yeux verts... dans leur vie, pardon ! je me reprends, rougissant comme

jamais devant mon lapsus tellement révélateur qu'à ce niveau c'est de l'exhibitionnisme.

L'inconnu, qui a l'air d'avoir trouvé ma description amusante, soupire avant de me répondre.

— Encore une fois, je vois que c'est important pour vous, mais c'est également important pour moi... Vous voyez, cette Saint-Valentin, c'est la première de mon père depuis le décès de ma mère. Il s'est découvert une passion pour Tolkien, et notamment pour le *Hobbit*, qui l'a fait sortir de sa tristesse, l'a fait voyager quand il en avait le plus besoin... Je sais que cette première Saint-Valentin est difficile pour lui, mes parents avaient pour habitude de mettre les petits plats dans les grands plusieurs fois dans l'année pour célébrer leur amour, mais le jour de la Saint-Valentin c'était encore plus...

Je vois le regard de l'inconnu se voiler, tandis qu'il passe sans doute en revue les souvenirs de ses parents, et je me sens petite. Minable. Pas du tout bonne fée de l'amour.

— ... enfin, bref, reprend-il une fois de retour parmi nous. Je sais, je sens au plus profond de moi, que ce livre lui ferait énormément plaisir.

Je jette un regard à M. Brown, dont les yeux sont probablement aussi humides que les miens. Et, bien évidemment, je capitule.

— J’imagine que l’édition du *Silmarillion* ira parfaitement, non ? je demande à M. Brown.

— Oh ! s’enthousiasme-t-il, elle est magnifique ! Je vais vous la chercher tout de suite.

L’inconnu et moi nous retrouvons seuls quelques instants et je sens le malaise m’envahir. Je suis désolée pour lui, pour sa mère, pour son père. Mais je suis touchée par son geste pour ce dernier, l’amour d’un fils c’est si beau. Quand je lève les yeux vers lui, je vois qu’il me regarde avec reconnaissance.

— Merci, finit-il par dire. J’espère qu’ils aimeront votre cerise sur le gâteau, dit-il avant de s’éloigner.

— Moi aussi, je réponds à son dos. Je suis sûre que votre père sera également ravi ! j’ajoute.

L’inconnu s’arrête sur le seuil de la porte, avant de se retourner pour me sourire une dernière fois. Je fonds. Comment un homme peut-il être aussi séduisant ?

— Valeria.

— Pardon ? je demande sans comprendre.

— La fan de Tolkien, elle s’appelle Valeria. Et grâce à vous, je suis sûr de passer une excellente Saint-Valentin... Maintenant, vous m’excuserez,

mais je suis en retard pour le travail, termine-t-il avec le sourire le plus agaçant de la terre avant de disparaître en me laissant complètement confuse.

Et puis mon cerveau se met en route. Et puis je réalise. Et puis la bouche que j'ai laissé ouverte depuis son départ se referme alors sur un juron. Oh, le...

C'est très énervée que je sors de la librairie de M. Brown. Je n'en reviens pas ! Je suis choquée ! Comment a-t-il osé mentir ?! Bon, d'accord, j'ai sorti un bobard la première... Mais l'histoire de son père et du décès de sa mère ? Il est allé beaucoup trop loin. Je marche d'un pas décidé et révolté quand mon téléphone portable sonne. Juste avant de décrocher je me rends compte que toutes ces bêtises m'ont fait perdre vingt bonnes minutes, précieuses pour la finalisation de la mise en place et je suis encore plus en colère.

— Quoi ? j'aboie en décrochant, vibrante de rage.

— Euh, bien le bonjour ma gente dame, réplique Alexandra à mon oreille. Que me vaut une

salutation si sympathique ? demande-t-elle, la voix teintée de surprise.

Alexandra, c'est mon autre meilleure amie. Hannah et elle, ce sont les piliers d'amitié de ma vie. On se connaît depuis une dizaine d'années, et mon existence est mille fois meilleure depuis qu'elles en font partie. Elles sont comme les sœurs que j'ai choisies et, en tant qu'enfant unique, je suis consciente de ma chance de les avoir. Généralement, le simple fait de voir un de leurs noms sur l'écran de mon téléphone me fait sourire, mais vu l'état dans lequel je suis, même Alexandra ne saurait me calmer.

— Je viens de croiser le pire des connards !

— Le pire, vraiment ? Mon ex est de retour en ville ?

— Ha, ha, super drôle. Non, un gars à la librairie. J'avais réservé un bouquin pour mes clients, qu'en fait je n'avais pas réservé parce que Paul est tête en l'air, mais il m'a fait croire que c'était pour son père veuf et en fait c'était pour une nana ! Il m'a remercié parce qu'il allait passer une bonne Saint-Valentin ! Tu te rends compte ? Une *bonne Saint-Valentin* !

— Oh, tu l'aides à s'envoyer en l'air, comme c'est gentil ! Enfin, c'est ton boulot, mais là, il l'a eu gratos, ajoute-t-elle en rigolant.

Prendre les choses au sérieux, ce n'est pas le truc d'Alexandra. Là où Hannah est notre inaccessible reine de l'organisation, des faits, et du terre-à-terre, Alex n'est qu'amusement, profitage de la vie et rires. Le yin et le yang, complémentaires à souhait et indispensables à mon équilibre.

— Mais c'est dégueulasse ! Tu te rends compte, quand même ? je demande, toujours aussi outrée, la marina enfin en vue, cherchant à tout prix l'appui et le soutien de ma meilleure amie.

— C'est relou, mais est-ce vraiment grave, finalement ? Ils l'attendaient ce livre, tes clients ?

— Non, c'était ma cerise sur le gâteau, tu sais comme j'aime bien faire...

— Et tu leur as pris autre chose à la place ?

— Oui, mais c'était vraiment, un livre magnifique et...

— Et tu ne leur aurais pas pris un livre magnifique en remplacement, peut-être ?

— Si, mais...

— Mais rien du tout, Louise, il n’y a pas mort d’homme, tes clients seront ravis, le mec va passer un bon moment, alors passe à autre chose !

Je souffle mon agacement. Parce que je sais bien qu’elle a raison. Mais de m’être faite roulée ainsi dans la farine me laisse un goût amer.

— Il avait l’air si gentil, j’ajoute sans vraiment savoir pourquoi, tandis que j’arrive enfin à la marina, passant à côté de plusieurs bateaux.

— Il était beau gosse ? demande Alex, finalement intéressée par ce que je raconte.

— Oui, mais là n’est pas la question.

— Ah, alors c’est ça qui t’embête !

— Quoi ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, tu t’es laissé distraire par ses magnifiques yeux... ? devine-t-elle et attendant que je complète.

— Verts. Avec des paillettes dorées.

— Des paillettes dorées, rien que ça ! Donc, tu t’es laissée distraire par ses magnifiques yeux verts avec des paillettes dorées et ça t’agace.

— Oui, j’admets à contrecœur.

— Parce que t’aurais préféré rencontrer ce qui m’a tout l’air d’être un magnifique spécimen, ailleurs...

— Magnifique, oui... Non ! Non, Alex, il n'est pas question de ça ! Maintenant je suis en retard, et j'espère que la péniche est prête, parce que je n'ai pas le temps de gérer d'autres surprises.

— Ah, ben oui... Ce serait dommage que ton rendez-vous... tombe à l'eau ! termine-t-elle dans un éclat de rires.

— Oh là là, mais c'est qu'on est super drôle aujourd'hui, dis donc.

— Toujours, retrouvez-moi sur scène tous les lundis et jeudis soir !

— Mais qu'est-ce que... je commence en m'approchant de la péniche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'interroge Alexandra.

— Je ne sais pas mais je ne vais pas tarder à le découvrir... Au fait, tu m'appelais pour quoi ?

— La soirée de ce soir ! J'amène quoi ?

— Alexandra, vérifie tes mails, bon sang !

— Mais j'en ai tellement, se plaint-elle en étirant la dernière syllabe. Et en plus, j'avais envie d'entendre le doux son de ta voix !

— Trois bouteilles de softs et un paquet de tortillas, je grogne en réalisant que le cuisinier, le serveur et la joueuse de harpe ne sont pas sur la péniche mais debout sur le quai, m'observant les fixant de mes yeux ronds d'étonnement.

Je me rapproche d'eux, circonspecte, après avoir raccroché.

— Bonjour, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous n'êtes pas sur le bateau ? Les clients seront là dans moins d'une heure et rien ne va être prêt, dis-je en paniquant légèrement.

— On est arrivés comme prévu à dix heures, mais l'accès à la passerelle est fermé. La nourriture est dans ma fourgonnette réfrigérée donc ça va, mais bon. Les voisins nous ont dit que le gardien de la marina devait arriver d'ici peu mais on ne l'a toujours pas vu.

— Mais pourquoi vous ne m'avez pas appelée ?

— Qu'est-ce que vous auriez fait ? Vous avez une clé de la marina ? demande la joueuse de harpe à côté de son instrument, toujours bien à l'abri dans sa housse.

— Non, mais...

— Mais voilà. On s'est dit que c'était inutile de vous inquiéter pour rien.

J'inspire profondément pour me remettre les idées en place. Il est 11 h 10. Si on travaille vite, ça devrait aller. Si j'envoie un SMS à Gary pour lui demander d'être là dix minutes plus tard, on devrait

être bons ! Je reprends du poil de la bête, affiche un de mes légendaires sourires et reprends.

— OK ! Pas de soucis ! Je vais retarder l'arrivée des clients et aller voir moi-même s'il n'y a pas moyen de récupérer la clé. D'ici là, M. Smith, rapprochez votre camionnette et commencez à sortir la nourriture que vous pouvez sortir sans crainte avec Eddie. Je reviens le plus vite possible !

Après m'être renseignée sur la position de la cabine du gardien, je pars, en courant plus qu'en marchant, vers sa direction. C'est une petite cabane blanche, sur un ponton au milieu des bateaux. Je frappe à la porte, sans obtenir de réponse et tape du pied d'exaspération. Aucun de mes rendez-vous organisés ne s'est soldé par un échec jusqu'à maintenant et ce n'est certainement pas aujourd'hui que ça va m'arriver ! Je suis déjà bien trop énervée par...

— Encore vous ?

Je reconnâitrais cette voix et ce petit ton amusé entre mille. Quand je me retourne, Yeux-vert-pailleté-d'or se tient devant moi, les bras croisés, le petit sac contenant la sacro-sainte édition tant désirée pendant à son bras.

— Vous me suivez ou quoi ?

— Certainement pas ! je réplique vivement. Je cherche le gardien, car je dois accéder à la péniche numéro 12 et que sa passerelle est fermée !

— Ah mais bien sûr : la péniche Fondcombe, fait-il en se frappant le front d'une manière qu'il s'imagine probablement être comique.

Mais pour une des rares fois dans ma vie, je ne souris pas. Mais alors pas du tout. Je pense même que je dé-souris, tellement mon envie de ne pas sourire du tout est forte. Il se racle la gorge, embarrassé, fouillant sa poche et avançant vers la porte, avant de l'ouvrir avec la clé qu'il vient d'y trouver. Évidemment, c'est lui le gardien. À sa suite, je me poste dans l'encadrement de la porte, l'observant allumer la lumière et fouiller le panneau de clés sur le mur me faisant face.

— Désolé, elle aurait dû être ouverte, mais j'avais une course à faire, termine-t-il avec un petit regard entendu à mon attention qui finit par me faire sortir hors de mes gonds.

— Sérieusement ? Mais comment osez-vous ? je m'exclame en lui arrachant des doigts la clé qu'il me tend. Raconter une histoire aussi triste, juste pour... pour... pour ça ! Je termine en faisant des

gestes que j'espère explicites mais qui ne le sont probablement pas vu son air. C'est vraiment petit, j'ajoute, de prétendre que votre mère est morte, de jouer comme ça avec la compassion des gens !

Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai explosé comme ça. Probablement à cause de la contrariété de ne pas avoir eu le livre à cause de *lui*, plus le retard accumulé parce qu'*il* était en retard, et le fait qu'*il* soit en train de me sourire comme si tout cela n'était qu'une vaste blague pour lui, alors qu'il est question de mon travail.

— Désolé, répète-t-il les mains levées en signe de reddition. Je suis allé trop loin, j'avoue. C'est mon grand défaut, je ne sais jamais quand m'arrêter. Vous m'excusez ? tente-t-il avec un sourire gêné.

Son air de petit garçon pris en faute m'attendrit certes un peu, mais pas assez pour que j'accepte ses excuses.

— J'espère bien que vous êtes désolé ! Mais moi, je ne vous excuse pas une seule seconde ! Et je suis déjà assez en retard comme ça, alors bonne journée !

Je tourne les talons promptement, prête à me remettre à courir pour ne serait-ce que grappiller quelques précieuses secondes sur l'horaire. Mais je suis stoppée dans mon élan quand je sens qu'on me saisit doucement le bras.

— Attendez, me dit l'inconnu. Tenez, vous n'avez qu'à me donner le *Silmarillion*.

Je fronce les sourcils, méfiante.

— Et Valeria, alors ?

Il sourit toujours, se mordant la lèvre inférieure en penchant la tête sur le côté, l'air de réfléchir.

— Tant pis pour Valeria, ça ira. Et puis, je suis persuadé que le *Silmarillion* fera son effet... Sinon, il me reste toujours mon sourire éclatant.

Je l'observe, atterrée, persuadée d'avoir entendu « Tching ! » et d'avoir vu le soleil se refléter dans l'émail parfaitement blanc de ses dents parfaitement parfaites qu'il dévoile dans un sourire bien évidemment parfait. Mais qu'il est agaçant ! Je lui tends le paquet du *Silmarillion*, tandis qu'il me tend le *Hobbit*. Une fois l'échange fait, je souris, gênée d'éprouver tant de reconnaissance après tout ce qu'il m'a fait subir.

— Est-ce qu'on n'aurait pas pu directement faire ça ? Vous étiez obligé de me faire votre petit numéro ?

— J'adore ça, les numéros, répond-il en me faisant la plus craquante des grimaces, agrémentée d'un clin d'œil. D'ailleurs, est-ce qu'il serait possible d'avoir le vôtre ?

Il ne manque définitivement pas d'air, mais moi si. Ma bouche se ferme et s'ouvre seule plusieurs fois, je bégaie comme si j'avais oublié comment parler pour finalement sortir quelque chose ressemblant à :

— Euh, mais, quoi, mais, je, non, mais, vous, mais, quoi ?

Il rit. Et j'oublie complètement où je suis.

— Il fallait que j'essaie. Je vous l'ai dit : je ne sais jamais quand m'arrêter.

— Mais, et Valeria ? je demande quand j'ai finalement retrouvé un usage correct de la parole.

— Ah, parce que s'il n'y avait pas de Valeria, vous me le donneriez ?

Il sait beaucoup trop bien ce qu'il fait. Je ne suis pas du tout parée pour affronter ce genre d'homme, sûr de lui et de son charme. Je me décompose devant son regard inquisiteur, qui passe de mes yeux à ma bouche, puis de ma bouche à mon

corps et... Et, fort heureusement pour moi, le charme est rompu par une voix dans mon dos.

— Euh... Mlle Alexander, est-ce que vous avez récupéré la clé ?

Je me retourne pour me trouver face à Eddie, le serveur. Bon sang ! Je me suis complètement laissé ensorceler par Yeux-vert-pailleté-d'or et maintenant, on est encore plus en retard que jamais !

— Oui, pardon ! dis-je en retrouvant mes esprits. Merci pour la clé, je lance à l'inconnu en sortant de la cabine, et merci pour ça, j'ajoute en lui montrant le sac dans lequel se trouve mon précieux.

Je fonce en direction de la péniche sans me retourner, mais j'ai l'impression de sentir des yeux vert pailletés d'or dans mon dos. Et il a beau m'avoir fait tourner et re-tourner en bourrique, je ne peux pas m'empêcher de sourire.

Nous avons réussi. Enfin ! La péniche transporte instantanément à Fondcombe, les chauffages extérieurs stratégiquement installés autour de la table garderont nos amoureux au chaud, le serveur et la joueuse de harpe font des elfes parfaits et j'ai donné mes instructions pour que *Le*

Hobbit soit amené à table juste au moment du dessert. Gary a pu retarder leur arrivée d'une dizaine de minutes et, tandis que je descends la passerelle, je sais que je ne les croiserai pas et que la magie sera ainsi préservée. Une fois sur la terre ferme, je laisse échapper un soupir de soulagement. Encore un succès pour *The Perfect Date* !

Mais avant de partir de la marina, je jette un regard en arrière. L'envie de retourner voir Yeux-vert-pailleté-d'or fait bien plus que me titiller, mais quelle raison aurais-je d'y aller ? Et puis, sérieusement, il a l'air d'être le genre d'homme que je dois continuer à éviter si je ne veux pas devenir folle. Mais je ne peux pas nier qu'il a un certain charme... Oh, non ! Est-ce que c'est un cas de « bad boyïte » aiguë ? Quand on ne peut pas s'empêcher de trouver attirant un mec dangereux et / ou qui fait clairement n'importe quoi ? J'espère que non. Je me sens si faible dans ces cas-là, et je ne me l'autorise que pour les personnages de fiction : Jax Teller dans *Sons of Anarchy*, l'amour de ma vie ; ou encore Cottonmouth dans *Luke Cage*. Deux styles complètement différents mais, l'un comme l'autre, c'est quand ils veulent. L'inconnu n'a pas l'air dangereux (quoi qu'à mon avis, il n'y a pas grand-monde capable de dire non à de tels yeux et ça, c'est

clairement dangereux), mais il m'a tout l'air capable de faire n'importe quoi.

Je me chasse cette idée de la tête et reprends ma marche vers la sortie de la marina. Je dois ensuite prendre un taxi jusqu'à Notting Hill, pour aller chez mes prochaines clientes : repas à domicile par un chef étoilé. Il est 12 h 10, j'en ai pour dix minutes en voiture, le chef et son équipe doivent me retrouver devant la maison à 12 h 30, j'ai déjà le double des clefs, et les clientes seront de retour chez elles à 13 heures. Cette fois-ci, pas de surprise, je serai dans les temps. Mais quand je m'approche de la sortie de la marina, quelqu'un est adossé à la barrière en bois délimitant la propriété. Bien évidemment. Yeux-verts. Il lève la tête de son téléphone portable et m'observe avec un sourire charmeur. J'ai beau m'encourager intérieurement à rester forte, à ne pas céder, plus je m'approche, plus il sourit, et plus je sens les papillons papillonner dans mon ventre. Suspicieuse, je m'arrête à quelques mètres.

— Qu'est-ce que vous voulez, encore ? Si c'est pour le livre, c'est trop tard, j'ajoute rapidement.

— Je me doute, je voulais juste être sûr que tout s'était passé comme vous le vouliez ? demande-

t-il avec un sourire, finalement un peu gêné par ce qu'il a fait, j'imagine.

— C'était un peu juste, mais j'ai réussi à faire ce que je voulais, oui.

— Alors vos amoureux seront comblés ?

— Mes amoureux seront comblés, je réponds en ne pouvant m'empêcher de sourire pleinement à cette idée.

— Magnifique, répond-il songeur, vraiment magnifique.

Quelques secondes de silence s'installent entre nous, pendant lesquelles nous restons à nous observer mutuellement. La colonie de papillons dans mon ventre bat des ailes à une vitesse folle. Plus il me regarde en souriant gentiment, plus j'ai l'impression que mes pieds vont décoller du sol. Une petite lumière rouge se met à clignoter quelque part à l'intérieur de mon crâne. Il faut que j'y aille. J'ai du boulot, bon sang !

— Il faut que j'y aille, j'arrive finalement à prononcer.

— Un autre rendez-vous, bien sûr ! Après tout, c'est la Saint-Valentin, ça doit être un peu comme Noël pour vous, non ?

— Oui, c'est un peu ça, je réponds en souriant, me sentant soudainement beaucoup trop

timide, et réalisant que malgré ce que j'ai dit, je ne bouge pas d'un pouce.

— Écoutez, je sais que les choses ont mal commencées entre nous...

(les choses ? quelles choses ?)

— ... mais j'aimerais qu'on reparte sur de bonnes bases, ça vous dit ?

Ne sachant pas trop quoi penser, je l'observe, les yeux grands ouverts, les sourcils prêts à disparaître sous mon cuir chevelu tellement ils sont hauts sur mon front à cause de la surprise que je ressens. Je hausse les épaules, l'air de rien, en faisant « oui » de la tête de la manière la plus nonchalante qui soit, du moins je l'espère.

— Super. Enchanté, moi c'est Adam, dit-il en me tendant la main.

— Louise, je réponds en la saisissant, sans trop m'alourdir sur le fait que la chaleur qui se dégage de sa main est absolument divine.

— Ravie de faire ta connaissance, Louise.

Et vous savez ce qui est le plus dingue ? Yeux-vert... Pardon – Adam – a vraiment l'air ravi. Du genre, vraiment, vraiment ravi. Il me regarde dans les yeux, et j'ai l'impression que personne ne

m'a regardé aussi pleinement, entièrement. Est-ce qu'il peut voir le fond de mon âme ? J'espère honnêtement que non, vu les images qui sont en train d'y défiler à toute vitesse. Il me lâche finalement la main et heureusement parce que je suis persuadée à 90 % que j'aurais oublié de le faire.

— Alors je te laisse retourner à tes occupations, dit-il en s'éloignant à reculons. Moi j'ai tout un tas de bateaux à... garder, termine-t-il en souriant, encore et toujours de ce sourire qui me donne envie de le gifler et de glousser en même temps.

Je lui fais maladroitement signe de la main avant de me retourner, mais suis une nouvelle fois interrompue par une légère pression sur le coude. Quand je me retourne, il est beaucoup plus près de moi que ce que je ne m'imaginais, je sens presque la chaleur qui irradie de son corps et complètement les notes d'agrumes et de cèdre de son parfum. *Et en plus il sent bon.* Il me sourit quelques instants avant d'ouvrir la bouche.

— Du coup, je peux avoir ton numéro ? Ou tu préfères que je te donne le mien ?

Ah oui, c'est vrai. Repartir sur de bonnes bases implique une continuité des interactions, n'est-ce pas ? Est-ce que je veux donner mon numéro de téléphone à un homme qui me fait de l'effet juste en se tenant debout devant moi ? Probablement, en fait, ce serait la chose logique à faire mais...

— Et Valeria ?

Parce que oui, il ne faudrait sans doute pas oublier la très chère Valeria, après tout, c'est grâce à elle qu'on s'est rencontrés, non ?

— Ah. Oui. Valeria, reconnaît-il en baissant la tête et en posant les mains sur sa taille, ce qui, du coup, me permet de réaliser à quel point sa stature est large et ses mains sont grandes.

— Écoute, je te donne mon numéro, dit-il en sortant son téléphone de sa poche, et tu en fais ce que tu veux, d'accord ? Je ne veux pas forcément, comment dire... « faire des choses » avec toi, c'est juste que je trouve que tu as l'air sympa et que peut-être ce serait cool d'apprendre à se connaître ? Je n'ai pas l'habitude de partir du principe que, quand je fais connaissance avec une femme, c'est forcément pour la mettre dans mon lit.

Oh. Il ne veut pas forcément « faire des choses ». J'ai « l'air sympa ». C'est pas mal, comme

attitude, en fait. C'est même carrément bien. Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me sentir légèrement déçue. En même temps, vu l'Apollon, nous ne jouons clairement pas dans la même catégorie. Valeria doit faire trois têtes de plus que moi, vingt kilos de moins et avoir des yeux également pailletés d'or. Tant mieux pour elle. Hors de question que je me mette à lui en vouloir juste parce qu'elle existe. Je ne suis pas comme ça. Et pourquoi pas se faire un nouvel ami en la personne d'Adam ? Je suis sûre que les filles vont l'adorer... Enfin, non Hannah n'adore personne. À part moi. Et Alexandra. Mais Alex, oui, Alex va l'adorer, d'ailleurs...

— OK, je prends ton numéro, je déclare sur un ton beaucoup trop enthousiaste pour être vrai. Et tu sais quoi ? J'organise une fête ce soir pour la Saint-Valentin, si jamais Valeria et toi voulez passer. Mais j'imagine que vous serez occupés, je termine d'un air si lourd de sous-entendus que j'ai l'impression de m'enfoncer dans le sol.

— Euh, ouais pourquoi pas, dit-il tandis qu'il entre son numéro de téléphone dans le mien. Je ne peux pas te garantir qu'on passera, mais si tu veux vraiment, envoie-moi l'adresse.

— Génial, je dis en repartant enfin, pressée de m'éloigner de mon nouvel ami, le merveilleux Adam.

— Louise ! m'appelle-t-il encore.

Je me retourne avec un grand sourire, essayant de garder mes sentiments contradictoires sous la surface.

— Et si, finalement, tu trouves que c'est une mauvaise idée, tu n'es pas obligée de me contacter, OK ? Ce n'est pas parce que je te file mon numéro que tu me dois quoi que ce soit, on est d'accord ?

Je lui souris, plus sincèrement cette fois, parce que c'est le genre de démarche normale, mais tellement rare chez les mecs, que ça fait du bien quand ça arrive.

— D'accord, dis-je en lui souriant.

Et cette fois, c'est un de mes sourires à moi, *made in* Louise, de ceux qui voyagent de visage en visage. Et c'est donc le cœur léger que j'appelle un taxi avant de m'engouffrer à l'intérieur, mon téléphone serré au creux de ma main.

